

La sexualité dans la relation d'enquête

Décryptage d'un tabou méthodologique

Isabelle Clair

DANS **REVUE FRANÇAISE DE SOCIOLOGIE** 2016/1 Vol. 57, PAGES 45 À 70
ÉDITIONS **PRESSES DE SCIENCES PO**

ISSN 0035-2969

ISBN 9782724634679

DOI 10.3917/rfs.571.0045

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2016-1-page-45?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La sexualité dans la relation d'enquête Décryptage d'un tabou méthodologique

Isabelle CLAIR

Résumé. La sexualité, conçue comme un ensemble de gestes et de mots engageant les corps et les imaginaires sexualisés susceptibles d'être échangés entre l'enquêteur-trice et l'enquêté-e, recouvre des enjeux de méthode importants en sociologie : ses manifestations empêchent ou favorisent des enquêtes de terrain, en ponctuent certaines d'incidents plus ou moins graves ; les craintes qu'elle suscite souvent sont susceptibles d'agir sur la construction de l'enquête et sur la définition de la question de recherche à son origine. Pourtant, la sexualité n'est quasiment jamais mentionnée, ni *a fortiori* analysée, d'un point de vue méthodologique, en dehors des recherches portant spécifiquement sur la sexualité. Fondé sur une revue critique de la littérature méthodologique, cet article décrypte les raisons d'un tel silence et, pour en contrer les effets délétères, en matière de prévention des risques et parce que ce silence fait obstacle à la connaissance, il propose de voir dans le déroulé idéal de l'enquête un *script sexuel caché* dont la reconnaissance contribue à objectiver les manifestations de la sexualité sur le terrain.

Mots-clés. SEXUALITÉ – GENRE – ETHNOGRAPHIE – ENQUÊTE – MÉTHODOLOGIE

La sexualité tend à mettre les chercheur-e-s en sociologie dans l'embarras. Les plus hardi-e-s baissent la voix en colloque lorsqu'ils ou elles révèlent avoir fait l'objet d'approches érotisées sur le terrain ou ressenti des désirs (coupables). Et il est très rare que ces évocations malaisées franchissent le pas qui sépare l'oralité de l'écriture. Pourtant la sexualité se manifeste de différentes façons sur de nombreux terrains, quels qu'en soient les lieux, les protagonistes et les thèmes, affectant les relations et donc les matériaux d'enquête. En ne la soumettant pas à l'analyse réflexive, on s'empêche d'objectiver ses effets sur la production de connaissance et on contribue à laisser les sociologues débutant-e-s dans l'impréparation : exposé-e-s à des difficultés concrètes exclues de la réflexion méthodologique, ils et elles peuvent avoir le sentiment que le discours sur ces difficultés est illégitime, que leurs problèmes sont impossibles à partager de manière raisonnée, et sont dès lors insolubles. Trois sortes de traitements bibliographiques manifestent cet embarras collectif :

1) Une absence pure et simple de toute réflexion sur le sujet caractérise la grande majorité des textes méthodologiques de référence en France (Mauger, 1991 ; Schwartz, [1990] 2002, 1993 ; Blanchet et Gotman, 1992 ; Péretz, 1998 ; Olivier de Sardan, 2000 ; Beaud et Weber, [1997] 2003 ; Demazière, 2008 ; Arborio et Fournier, [1999] 2010 ; Kaufmann, 2004 ; Paugam, 2010 ; Naudier et Simonet, 2011).

Je remercie, pour leurs relectures critiques de versions antérieures de ce texte, Fabrice Guilbaud, Wilfried Rault et Elsa Dorlin, ainsi que les membres du comité de Rédaction de la Revue française de sociologie.

2) Quelques articles évoquent la sexualité, mais c'est alors incidemment, au détour d'autres enjeux méthodologiques (Bizeul, 1998, p. 761-763 ; 2007, p. 73 ; 2010, p. 187 ; Memmi et Arduin, 1999, p. 145 ; Boumaza, 2001, p. 118-121 ; Beaud, 2003, p. 329 ; Buscatto, 2005, p. 85-88 ; Fournier, 2006, § 1, § 2, § 44 ; Pruvost, 2007, p. 144 ; Lignier, 2008, p. 26-30).

3) Un ouvrage collectif récent fait exception : intitulé *Le sexe de l'enquête*, celui-ci est plutôt centré sur la différence et le rapport de sexe, mais il y est aussi question de « l'irruption » de la « sexualisation de l'enquête », selon les termes de ses coordinatrices (Monjaret et Pugeault, 2014, p. 16, p. 64, p. 69). Finalement, y compris dans ce livre, seul-e-s des sociologues ayant la sexualité pour objet de recherche ont écrit des textes mobilisant cette dernière de façon centrale pour expliciter leurs stratégies et leurs difficultés de terrain (Bozon, 1995 ; Giami *et al.*, 1998 ; Giami, 2000 ; Broqua, 2000 ; Gourarier, 2011 ; Trachman, 2013 ; Schlagdenhauffen, 2014 ; Bigot, 2014 ; Combessie, 2014). La limite de ces dernières références réside dès lors dans le fait qu'elles ne sont pas entièrement exploitables par l'enquête sociologique en général, parce que la sexualité y est souvent analysée comme un enjeu spécifique, en écho à l'idée de Georges Devereux selon laquelle « Un entretien sur la sexualité, même s'il s'agit d'une interview scientifique, est, en lui-même, une forme d'interaction sexuelle qui peut, dans certaines limites, être entièrement vécue (*lived out*) et résolue sur un plan purement symbolique ou verbal, comme le montrent l'expérience et la résolution du transfert sexuel dans la psychanalyse. » ([1967] 1980, p. 160).

En dehors de ces quelques travaux, l'échange de tout contenu sexuel entre enquêteur-trice et enquêté-e, qu'il soit verbal ou physique, affectueux ou menaçant, en tant qu'obstacle, atout ou simple donnée de la relation d'enquête sociologique, semble être un enjeu méthodologique « tabou », selon le titre d'un classique de l'anthropologie états-unienne sur le sujet (Kulick et Willson, [1995] 2004). Le fait que l'anthropologie, aux États-Unis, compte parmi ses figures tutélaires l'auteur de *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives* (Malinowski, [1921] 2001) et d'un journal de terrain publié à titre posthume relatant ses aventures affectives et sexuelles dans les îles Trobriand (Malinowski, [1967] 1985), a rendu possibles quelques publications aux côtés de l'ouvrage de Don Kulick et Margaret Willson (Newton, 1993 ; Salomone, 1995 ; Leap, Lewin, 1996, 2002), au sein d'une discipline pour laquelle, en France également, la sexualité est de toute façon un objet de recherche traditionnel. La sociologie française ne peut s'appuyer sur ce type de tradition pour décrypter une question qui pourtant la concerne aussi (Dayan-Herzbrun, 1991), mais elle dispose désormais de ressources théoriques et de résultats empiriques susceptibles d'irriguer l'ensemble de la discipline de savoirs nouveaux sur la sexualité (Bozon, 2013), qui peuvent être utiles à tou-te-s, particulièrement en matière de méthode.

Ainsi, partant de corpus qui conçoivent la sexualité comme un élément ordinaire des relations sociales et donc un enjeu inévitable des relations d'enquête, on proposera une lecture critique des quelques textes mentionnés dans le deuxième ensemble bibliographique qui, publiés en France au cours des vingt dernières années, l'évoquent sans produire à son sujet de réelle analyse¹. Cette période, marquée par un « tournant réflexif », a donné lieu à de nombreux articles méthodologiques qui, au fil du temps, ont délimité un ensemble de plus en plus complet et détaillé d'« informations tenues pour utiles » dans le « récit des conditions d'enquête » (Bizeul, 1998, p. 752). La

1. On n'a rien trouvé dans les périodes antérieures, dans la sociologie produite en France, sur le sujet.

prolifération de ces textes rend d'autant plus manifeste le silence presque total dont la sexualité fait l'objet en dehors du petit monde des spécialistes de l'enquête sur la sexualité. L'analyse de ce décalage sera le point de départ de cet article, car expliquer en quoi la sexualité est un enjeu méthodologique comme un autre requiert de montrer pourquoi une telle conception ne va pas de soi. Dans une première partie, on montrera ainsi que l'oubli de la sexualité dans les textes sur l'enquête tient pour l'essentiel au renvoi dans un « non-social » (l'intime, la pudeur, l'anecdote) de questions en réalité objectivables par la sociologie. Dans une deuxième et une troisième parties, on envisagera les apports de connaissance que l'inclusion de la sexualité dans la réflexion méthodologique générale peut engendrer, en proposant notamment de voir dans le déroulé idéal de toute relation d'enquête un *script sexuel caché* : empruntant à la théorie des « scripts sexuels » (Gagnon, [1991] 2008), on montrera que la prise en compte du sexe de l'enquêteur-trice et des enquêté-e-s ne suffit pas pour comprendre les raisons pour lesquelles une agression sexuelle, une déclaration d'amour ou plus largement tout trouble ou empêchement d'ordre sexuel peuvent apparaître dans l'enquête.

Reconnaître la sexualité dans la relation d'enquête

Reconnaître la sexualité dans la relation d'enquête signifie la *voir* au moment où elle survient, lui accorder une *signification* méthodologique et la *nommer* dans le compte rendu. Les brèves sorties du silence, recueillies çà et là dans des articles de méthode, permettent de comprendre ce qui empêche cette reconnaissance. Plutôt que d'interpréter le silence, on partira de ces propos éparés pour formuler trois hypothèses principales. D'une part, l'autocensure empêche d'écrire que la sexualité a pu se manifester dans la relation d'enquête. D'autre part, la spécialisation théorique restreint le cadre de la réflexivité méthodologique au corpus lié à l'objet de recherche, empêchant que les gestes ou les mots manifestant la sexualité soient décodés en dehors des enquêtes sur la sexualité. Enfin, le refoulement de toute manifestation de la sexualité, parce que source d'angoisse, empêche de faire advenir à l'analyse quoi que ce soit qui l'aurait engendrée.

L'autocensure dans le récit d'enquête

Au moment où l'enquêteur-trice devient auteur-e, la mention de tout élément d'enquête ayant quelque chose à voir avec la sexualité peut apparaître obscène ou hors de propos, en contradiction avec le sérieux et la décence professionnelle du (ou de la) sociologue. La restitution de ce type d'échanges en marge d'un compte rendu d'enquête, ou *a fortiori* dans un écrit centralement consacré aux questions de méthode, court le risque de ne pas être comprise d'une communauté savante pour laquelle le corps et la sexualité sont des matières difficiles à intellectualiser et moralement problématiques. Il n'est pas d'usage d'en parler et il n'est pas facile de le faire. Ainsi que l'écrit Daniel Bizeul pour le cas général : « Jusqu'à où aller pour être sûr de l'authenticité de l'expérience ? À l'évidence, les chercheurs s'abstiennent de la plupart des conduites qui mettraient leur vie gravement en danger, qui les conduiraient en prison, ou qui en feraient des parias dans leur milieu professionnel ; le cas échéant, ils gardent le silence sur ce qui pourrait les mener en justice ou provoquer la réprobation de leurs collègues. » (2007, p. 79). La mention du milieu professionnel pour

mettre en perspective le contenu du récit d'enquête est bien sûr fondamentale : avoir eu des rapports sexuels pendant l'enquête, avoir été agressé-e par des enquêté-e-s verbalement ou physiquement, ou bien avoir agressé soi-même, ou encore – moins sulfureux et plus légal – avoir ressenti des sentiments ou du désir pour un-e enquêté-e, en avoir suscité, ou, enfin, avoir mené une enquête « dans le placard », en craignant que soit connue des enquêté-e-s son homosexualité, sont des comportements possibles, advenus dans de nombreuses enquêtes, mais qui ne font l'objet d'aucun discours parce que celui-ci, en les révélant, entraînerait dans certains cas des sanctions pénales ou, plus sûrement pour les derniers exemples, discrédit et stigmatisation dans la communauté professionnelle. L'expérience de Don Kulick et Margaret Willson au moment de concevoir *Taboo* en témoigne : l'introduction de l'ouvrage restitue leurs difficultés à trouver des anthropologues (particulièrement des hommes hétérosexuels) qui acceptent de collaborer au projet ; le principal motif de refus était le risque encouru pour la carrière (Kulick et Willson, [1995] 2004, p. xiii).

Dans une postface à la réédition en livre de poche de sa célèbre enquête sur la démocratisation scolaire, Stéphane Beaud, rompu à l'écriture méthodologique, s'y risque furtivement ; il mentionne un motif sexuel ayant pesé sur la définition de son objet, alors qu'il répond à certaines critiques adressées à sa première édition : « Le livre raconte principalement le parcours de garçons du quartier Gercourt. Les filles y sont relativement peu présentes. C'est une critique que l'on m'a souvent adressée, dans des comptes rendus écrits ou dans des débats. Il y a plusieurs façons d'y répondre. La première, qui est aussi la plus "facile", consiste à dire que la situation d'enquête ne s'y prêtait pas. Autant pouvais-je côtoyer librement les garçons, autant la fréquentation des filles du quartier était plus difficile. [...] La deuxième raison fait appel davantage à l'auto-analyse. En effet, j'aurais pu certainement surmonter cet obstacle d'enquête, en m'introduisant dans des associations (culturelles ou sportives) ou dans des lieux où les filles du quartier de Gercourt étaient largement représentées. Je ne l'ai pas fait. D'une part, parce que, avec le recul, j'avais en tête un modèle de reproduction du groupe ouvrier masculino-centré ; si bien que j'étais un peu "obsédé" par l'idée de comprendre ce que devenaient les fils d'ouvriers (y compris immigrés) ; d'autre part, en tant qu'enquêteur masculin, encore assez jeune (la trentaine), il se peut que j'aie eu aussi envie de me protéger contre des formes de séduction potentiellement inscrites dans toute relation d'enquête prolongée. » (Beaud, 2003, p. 328-329).

Ce texte est écrit dans une tension. Mu par une bonne volonté réflexive, S. Beaud se jette à l'eau en révélant ce qui est le plus souvent tu, mais n'explique finalement pas grand-chose : le propos est allusif, le rapport de causalité entre ses craintes d'ordre sexuel et l'oubli des filles dans son corpus (et son objet) n'est pas explicite. Le ton est manifestement sincère en même temps qu'il est gêné : S. Beaud se décrit « un peu "obsédé" par l'idée de comprendre ce que devenaient les fils d'ouvriers », « il se peut » qu'il ait eu « envie » de ne pas trop s'approcher de filles à ses yeux difficilement accessibles. Surtout, la sexualité est là, et même supposée être « inscrit[e] dans toute relation d'enquête prolongée », mais ne se dit pas vraiment : il est question de « formes de séduction » dont on ne comprend pas bien les ressorts. De quoi s'agit-il ? D'éprouver du désir, de se faire draguer ou de draguer, de tomber amoureux, de flirter ?... Et que craignait S. Beaud : d'être séduit ou bien de séduire ? Finalement, à peine mis sur la table, le sujet s'évanouit et ne donne pas lieu à une réelle objectivation, ne serait-ce que parce qu'il est nommé de façon tellement floue et euphémisée qu'on ne sait pas très bien de quoi il s'agit.

Le début et la toute fin de l'article de Pierre Fournier sur « le sexe et l'âge de l'ethnographe » (2006) présentent le même type de problème. Fondé sur des expériences d'enquête relatées dans le cadre d'un séminaire de méthode, cet article s'ouvre sur le récit d'une entrée sur le terrain réalisée par une étudiante au cours de laquelle un enquêté lui a fait « une déclaration d'amour » ; l'épisode est qualifié d'« incident » d'enquête » et c'est en tant qu'incident qu'il est regroupé avec d'autres exemples pour une analyse des malentendus susceptibles de survenir entre enquêteur-trice et enquêté-e-s. Le contenu sexuel de l'interaction n'est pas commenté ni même nommé. Dans l'avant-dernier paragraphe de l'article, P. Fournier évoque subitement « l'orientation sexuelle » comme un élément à prendre en compte dans l'analyse réflexive : « Pour penser le rôle du sexe et de l'âge dans la signification que l'enquêté donne à la relation d'enquête et ne pas se méprendre sur ce qu'elle peut, du coup, produire comme connaissances et sur ce qu'elle ne peut laisser voir, il convient donc de bien prendre en compte aussi les constructions sociales autour de ces deux caractéristiques biologiques. [...] Du côté du sexe, il faut penser les rapports sociaux de sexe, et même l'orientation sexuelle comme on l'a vu en commençant. » (2006, § 44). En réalité, il n'est pas fait mention de « l'orientation sexuelle » dans l'article jusqu'à cette phrase. L'auteur écrit l'avoir analysée mais il ne l'a pas fait : probablement perçue comme une mention obligée de l'analyse sur « le sexe de l'ethnographe », implicitement contenue dans la simple évocation d'une « déclaration d'amour » entre un homme enquêté et une femme enquêtrice, la sexualité est seulement suggérée en même temps que toute analyse à son sujet est évacuée. Là encore, le silence est brisé mais le propos reste en partie inaudible et ne fait en réalité pas l'objet d'un examen méthodologique.

L'exclusivité théorique et l'angle mort de la sexualité

Reconnaître la sexualité dans la relation d'enquête suppose que celle-ci soit appréhendée comme un objet sociologique. Car comme l'écrit Michael Burawoy, « des théories distinctes n'orientent pas l'attention dans la même direction, et du coup, ne sélectionnent pas les mêmes données empiriques » ([2003] 2010, p. 307). On peut faire l'hypothèse que l'échange sexuel survenu au cours de la relation d'enquête peut ne pas avoir été pris en compte au moment où il s'est manifesté parce qu'il n'a pas été considéré comme un élément ayant une signification sociale ni donc *a fortiori* méthodologique. Ce dont témoigne l'absence d'analyse sociologique de la part de S. Beaud et P. Fournier quand ils sont confrontés à « l'érotisation de la relation d'enquête » (Giami *et al.*, 1998, p. 82).

Cette impasse théorique se retrouve dans le célèbre article de D. Bizeul, sur « le récit des conditions d'enquête » (1998), dans lequel ce dernier déssexualise une partie des apports méthodologiques d'un texte de Jennifer Hunt consacré à son terrain auprès d'hommes policiers (1984), présenté parmi d'autres textes issus de l'anthropologie et de la sociologie états-uniennes : « Elle [Hunt] dit s'être efforcée de construire une identité à la fois masculine et féminine, pour aboutir à être perçue en définitive comme "une femme qui va sur le terrain pour faire de la recherche" (*a street-woman-researcher*). [...] Elle montre sa préférence pour les quartiers à forte délinquance, et elle a l'occasion de tenir son rôle lors d'une intervention risquée dans un bar. Elle se montre insubordonnée et insolente. Elle passe alors pour une "virago" (*a dyke*). Il lui arrive aussi d'être emmenée dans une boîte où dansent des filles aux seins nus, de passer une heure avec son coéquipier à se faire offrir du café dans un restaurant au lieu

d'être dans la rue, de participer à l'introduction d'alcool pendant le service, de faire l'innocente ou d'inventer une histoire pour cacher ces comportements illicites. Elle passe pour une "salope" (*a whore*), c'est-à-dire quelqu'un de contestataire et de vénal, à l'égal de ses compagnons. À l'encontre de ces images qui lui permettent d'apparaître comme fiable, elle refuse toute proposition de relations sexuelles, pour éviter de perdre sa liberté ou d'être soumise à un éventuel chantage. Mais en telle occasion, sur le point de fondre en larmes, elle manifeste malgré elle sa fragilité émotionnelle. Elle apparaît réservée, compréhensive et vulnérable, comme est supposée l'être une "femme bien" (*a moral woman*). Pouvant se montrer aguerrie et frondeuse comme un policier de base, elle demeure aussi une femme respectable, agissant à la façon de quelqu'un qui tient tantôt de l'homme, tantôt de la femme. » (1998, p. 762).

Dans ce passage, quasiment tout ce qui relève d'un enjeu sexuel dans l'article de départ est effacé, empêchant les lecteurs francophones de réellement comprendre le récit d'enquête de J. Hunt dans lequel la sexualité est en réalité centrale et lourde d'enjeux méthodologiques plus spécifiques que ce qu'en dit D. Bizeul : ainsi *dyke* est traduit par « virago », soit une femme virile, alors qu'il est question, sans aucune ambiguïté dans le texte d'origine, de « gouine » (traduction usuelle de *dyke*) ; *whore* est rendu par « salope » au lieu de « pute » comme c'est l'usage (*whore* est un mot argotique signifiant « prostituée »), mais surtout, le terme est défini par D. Bizeul comme qualifiant « quelqu'un de contestataire et de vénal » : nulle mention de sexualité alors que celle-ci est au centre de la catégorie utilisée en anglais par les policiers enquêtés en raison de sa puissance intimidante. Traiter une femme de « virago » peut bien sûr, dans certains contextes, sanctionner une identité de genre transgressive, mais cela n'est pas systématique : en de multiples occasions, il est souhaitable pour une femme de mettre à distance son sexe en revêtant des attributs virils – le « garçon manqué » est une figure potentiellement positive, et la transgression peut se muer en stratégie que seules les femmes ont des raisons et la possibilité de mobiliser (la « fille manquée » n'existe pas). J. Hunt le sait bien qui justement joue sur cette possibilité pour se viriliser et se faire admettre dans une société d'hommes. En revanche, traiter une femme de « gouine » ou de « pute » n'est jamais positif ; ce sont là des figures repoussoir d'un groupe social certes de toute façon dominé mais dont les classements internes se font notamment selon une ligne de sexualité distinguant les femmes « bien » des « putes » (Clair, 2012) ; contrainte de fabriquer une forme de féminité compatible avec l'occupation de l'espace public, J. Hunt s'est trouvée prise entre deux figures, certes pensables dans l'espace de la rue, mais renvoyant toutes deux à des stigmates sexuels susceptibles de la mettre en danger (« *too dirty* », « trop sales » : Hunt, 1984, p. 289). L'assignation sexuelle dont elle a fait l'objet de la part de ses enquêtés a parfois conduit ces derniers à la classer parmi les plus stigmatisées du groupe des femmes et, ce faisant, l'ont mise à divers moments de l'enquête dans une position de grande vulnérabilité : on ne respecte que les femmes respectables ; les autres sont considérées comme étant à disposition de l'ensemble du groupe des hommes, puisqu'elles ne sont « appropriées » par aucun en particulier (Guillaumin, 1978), des femmes « publiques » ayant une sexualité suspecte puisque sans entrave. J. Hunt a ainsi vécu plusieurs scènes difficiles, notamment un pelotage lors d'une fête de policiers, au cours desquelles elle a dû contrer ces stigmates de femme publique pour se construire une moralité non domestique. Il n'est pas d'enquêtrice, aux États-Unis ou en France, dans les années 1980 ou aujourd'hui, qui pourrait s'y tromper : la stigmatisation sexuelle n'est pas seulement dégradante, elle constitue une menace. De la mise en scène du genre aux défenses fondées sur la sexualité s'opère ici un changement qualitatif de taille pour comprendre le récit d'enquête de J. Hunt et les

obstacles auxquels elle a dû faire face, ainsi que pour réellement mesurer la force des résistances qu'elle a rencontrées et les risques encourus sur certains terrains d'enquête.

Cet effacement dans la traduction française peut difficilement être attribué à une prudence excessive de la part d'un auteur qui, dans ses écrits, traite les enquêtes sur l'homosexualité sur le même plan que n'importe quelle autre enquête sociologique, ce qui est loin d'aller de soi dans la sociologie française, particulièrement à la fin des années 1990 (Bizeul, 1998) ; il n'hésite pas non plus à nommer sans détour l'acte sexuel parmi les interdits professionnels du sociologue (Bizeul, 2007, p. 73), ni à mentionner sa propre sexualité à des fins d'analyse méthodologique (Bizeul, 2010). En revanche, il ne *problématise* pas la sexualité : c'est le rapport de classe qui est central dans ses objets d'enquête comme dans ses articles de méthode, et quand la sexualité est abordée, c'est toujours de façon allusive au regard de la classe sociale ; en témoignent par exemple le titre et le propos de son article revenant sur une relation d'enquête avec un « ex-amant », centré sur le rapport de classe : « Sociologue, c'est-à-dire petit bourgeois ».

D'une façon générale, et cela n'est pas surprenant, les chercheur-e-s tendent à mener l'analyse réflexive de leurs enquêtes, ou de restituer les récits d'autres qu'eux-mêmes, au moyen de grilles de lecture liées à leurs objets de recherche. Ainsi les sociologues enquêtant sur la sexualité sont plus à même de décoder de manière réflexive leurs travaux et ceux des autres sous l'angle de la sexualité, et sont plus enclins à le faire, percevant ce que des spécialistes d'autres questions ne perçoivent pas nécessairement, leurs oreilles et leurs yeux étant formés par un corpus théorique, des habitudes de lecture et d'écriture différentes des leurs. De même, il n'est pas étonnant que ce soit un sociologue du travail qui ait eu l'idée d'analyser les difficultés de la relation d'enquête en termes de « contrat incomplet » empruntant aux « "nouvelles" théories du marché du travail »² (Fournier, 2006). Ainsi, le découpage du savoir méthodologique ne suit pas seulement les clivages entre méthodes, filiations disciplinaires ou écoles de pensée : malgré son ambition transversale, le propos méthodologique reflète les objets de ses auteur-e-s, leur connaissance de tel ou tel sous-domaine de la discipline qui oriente leur intérêt, nourrit leur imagination, soutient leurs interprétations. Dès lors, relire des textes de référence oubliés de la sexualité permet d'envisager une cumulativité et une mise en débat des savoirs produits sur les méthodes d'enquête au croisement de plusieurs corpus théoriques. Il s'agit de participer à construire un savoir méthodologique plus complet, croisant des cultures scientifiques en partie convergentes en même temps que situées diversement dans l'espace des objets de recherche.

L'angoisse et le refoulement

Reconnaître la sexualité dans l'enquête ne suppose pas seulement d'admettre qu'il soit légitime de l'inclure dans l'analyse méthodologique et qu'il puisse être banal de le faire à partir du moment où l'on dispose d'une grille de lecture adéquate. Cette reconnaissance implique en amont que la sexualité ait été *vue* au cours de l'enquête ; or ses manifestations ont pu être refoulées parce que source d'angoisse : elles n'ont pas passé le cap de l'expérience, voire même ont été déniées dès ce moment, et se

2. Les critiques formulées ici à l'encontre de l'article de P. Fournier ne tiennent d'ailleurs pas à son cadre général d'analyse, pertinent à plus d'un titre dans l'ensemble de son texte, mais au fait qu'il est insuffisant pour comprendre la situation d'enquête sur laquelle il s'ouvre.

sont évaporées bien avant la mise en récit. Invoquer ce type d'hypothèse nous emmène aux limites de l'explication sociologique, mais la sociologie est-elle capable, à elle seule, de fournir les outils pour une analyse méthodologique réflexive ? Et le sociologue est-il en mesure de mener cette dernière, seul face à sa propre trajectoire et ses propres émotions ?

C'est toute l'ambiguïté de l'auto-analyse telle que s'y réfère S. Beaud qui apparaît sous sa plume comme une entreprise individuelle. Il se décrit « "obsédé" » par le monde des hommes ouvriers, désireux de « [s]e protéger » contre toute entreprise de « séduction » : le glissement vers l'euphémisme et un lexique psychologisant signalent qu'il quitte l'objectivation sociologique. Auto-analyse rime ici avec introspection, les outils ne sont plus savants mais relèvent du sens commun, le propos est sincère et probablement vrai, mais il n'explique pas et témoigne d'une appréhension de l'amour et de la sexualité *en dehors* de l'analyse sociologique. Ce glissement ne permet pas de résoudre le malaise de S. Beaud – et participe même probablement à le rendre insoluble – ni d'éviter la surprise que ce malaise peut créer chez ses lecteur-trice-s à la découverte que, selon lui, la crainte de la survenue de la sexualité dans la relation d'enquête a pu être à l'origine d'une non-prise en compte des filles dans sa problématique.

G. Devereux suspecterait probablement ici un usage « défensif » de la théorie sociologique, en l'occurrence de la notion d'auto-analyse, « comme un ataraxique, un artifice atténuant l'angoisse » ([1967] 1980, p. 147), cette dernière étant inévitable dans les « sciences du comportement » du fait que « le chercheur est émotionnellement impliqué dans son matériau » (*ibid.*, p. 30). Or, contre le déni ou l'euphémisme, G. Devereux ne voit qu'une seule façon de « réduire suffisamment son angoisse pour accomplir efficacement son travail » : la « domestiquer » grâce à une « bonne méthodologie ». C'est-à-dire une méthodologie qui intègre la cause de l'angoisse dans l'analyse scientifique : « L'angoisse bien comprise est source de sérénité psychologique et de créativité, et donc aussi de bonne science. [...] L'important n'est [...] pas de savoir si on *utilise* la méthodologie *aussi* comme un moyen de réduire l'angoisse, mais de savoir si on le fait en *connaissance de cause*, de manière sublimatoire ou, de façon inconsciente, *seulement* de manière défensive. » (*ibid.*, p. 147-148). Les manifestations de la sexualité dans l'enquête sont susceptibles d'être des sources d'angoisse particulièrement inévitables si elles ne sont pas anticipées comme des situations possibles de l'enquête de terrain, si elles ne sont pas incluses dans l'analyse méthodologique, si elles demeurent cachées.

Faire de la sexualité un paramètre de la situation d'enquête

Lorsque la sexualité est évoquée dans un texte méthodologique, elle est généralement associée aux attributs visibles de l'enquêteur, et plus encore de l'enquêtrice, particulièrement à son sexe, mais aussi à son âge, voire à son éventuelle appartenance à un groupe social racisé. Le plus souvent, la mention de ces attributs suffit à établir un lien de causalité implicite : c'est parce que l'enquêtrice est une jeune femme que l'insulte, l'agression, la séduction sont susceptibles de survenir au cours de l'enquête. Parfois, ce lien est un peu explicité : c'est parce que le contexte de l'enquête est marqué par des « rapports sociaux de sexe », des « rapports de genre », de la « domination masculine » qu'une femme enquêtrice est susceptible d'être envisagée comme une proie aux déclarations d'amour ou aux insultes sexistes. Le lien de causalité entre,

d'une part, le sexe de l'enquêteur-trice et celui de l'enquêté-e et, d'autre part, la sexualisation de leur relation est dès lors souvent décrété plus que réellement expliqué. Et une norme hétérosexuelle implicite tend à faire rimer sexualité et relations entre personnes de sexe différent.

Par exemple, dans le livre qu'elles ont codirigé, *Le sexe de l'enquête*, novateur dans le contexte français parce qu'il produit un état de la littérature inédit sur la différence et les rapports de sexe dans l'enquête, Anne Monjaret et Catherine Pugeault mentionnent la sexualité mais sans jamais identifier son lien avec les catégories de « genre » et de « sexe » qu'elles mobilisent par ailleurs : la sexualité apparaît presque systématiquement en fin d'énumération ou de plan (de leur chapitre introductif et du livre dans son ensemble)³, comme si elle était un produit mécanique et secondaire du genre. Introduisant la question de la « sexualisation de l'enquête », elles écrivent ainsi, de façon symptomatique : « Les relations sexuées se traduisent parfois sur le terrain d'enquête en relations sexuelles. Est-ce la pudeur qui justifie que ce registre ne soit pas abordé par le chercheur ou la chercheuse ? Est-ce parce qu'il renvoie à la sphère privée, distincte de la sphère professionnelle ? Ce sont des choix à respecter. Mais dès lors que cette relation construit la relation d'enquête, elle devient un critère de connaissance des mécanismes de la production à ne pas négliger. » (2014, p. 66).

Il est affirmé que la sexualité doit être intégrée à la réflexion méthodologique « dès lors » qu'elle agit sur la relation d'enquête, mais selon une définition de la sexualité un peu énigmatique. Ce texte ne dit pas que si l'appartenance à un groupe de sexe et la sexualité ont partie liée cela tient au fait que la hiérarchisation des groupes de sexe se fonde notamment sur la norme hétérosexuelle, c'est-à-dire sur la hiérarchisation des sexualités. On n'entrera pas dans le détail des débats, internes aux études de genre et encore peu travaillés en sociologie, qui concernent les contours et les formulations de l'articulation entre genre et sexualité : leur exposé n'est pas absolument indispensable ici et on a fait une proposition sur le sujet ailleurs (Clair, 2013). En revanche, il est important de souligner, et cela sous-tendra la suite de cet article, que la sexualité n'est pas uniquement une affaire de pratiques érotiques que seule « la pudeur » dissimulerait : elle organise un *ordre hiérarchique* qui institue ce qui est normal, qui classe les acteurs sociaux, qui disqualifie et réprime les déviant-e-s, et crée des interdits jusque dans le discours à son sujet. C'est une des raisons pour lesquelles on peut l'analyser en termes sociologiques et c'est aussi pour cela qu'en parler ou ne pas en parler expose à des risques professionnels différents, selon qu'on est un homme ou une femme, hétérosexuel-le, gay ou lesbienne, notamment.

L'autre critique qui peut être faite des rares évocations de la sexualité présentée comme une sorte d'émanation mécanique, une mystérieuse « traduction » des « relations sexuées », c'est que le sexe, l'âge ou toute autre caractéristique sociale des

3. Plusieurs expressions significatives, extraites de l'introduction générale, montrent que leur propos sur la sexualité est à la fois explicite et détaillé, à la fois prononcé du bout des lèvres (pour chaque citation, c'est nous qui soulignons) : « Le contexte contemporain invite à approcher les pratiques [...] sous un angle inédit : celui des implications, sur la recherche, du sexe de l'enquêteur(trice) et du sexe de l'enquêté(e), et, sans doute aussi, de l'orientation sexuelle des protagonistes. » (Monjaret et Pugeault, 2014, p. 8) ; « il n'est sans doute pas indifférent d'être un homme en milieu social masculin, en milieu féminin ou dans un univers mixte, le raisonnement valant pour une femme en milieu masculin, féminin ou mixte. De même, il y a certainement lieu de s'interroger sur les effets de l'orientation sexuelle sur la logique de l'enquête » (*ibid.*, p. 12) ; « Si le rapport d'enquête est un rapport social, ne faut-il pas intégrer dans l'analyse la connaissance des caractéristiques personnelles de l'enquêteur ou enquêtrice, son sexe – voire son orientation sexuelle –, son âge, son statut matrimonial, son positionnement social, etc. ? » (*ibid.*, p. 16).

personnes en présence n'ont pas de sens en soi et sont en réalité interprétés selon des « schèmes de typification » préconçus en même temps que sujets à des redéfinitions continues (Berger et Luckmann, [1966] 2003, p. 47-48) – même le sexe, la race et l'âge, au moment de caractériser autrui, font l'objet d'interprétations diverses de la part des acteurs sociaux comme de l'enquêteur·trice, et qui peuvent évoluer au fur et à mesure que la chaîne des interactions se déploie (Dunezat, 2015). Si les rapports hiérarchiques (de classe, de sexe, de race, d'âge) sont transversaux à l'ensemble des relations sociales, ils s'incarnent dans ces dernières de façon spécifique en fonction du contexte propre à chaque relation. Or la relation d'enquête peut être considérée comme un contexte particulier favorisant l'érotisation des échanges : imaginée avant la réalisation effective de l'enquête, et même en quelque sorte « modélisée » dans les formations et les manuels à destination des apprentis sociologues, elle est faite d'une succession de séquences relativement standardisées qui, pour certaines d'entre elles, peuvent être interprétées par l'enquêté·e comme porteuses de contenus sexuels.

Le script sexuel caché de la relation d'enquête

Selon la terminologie de John Gagnon, la relation d'enquête peut être considérée comme une relation « scriptée » (Gagnon, [1991] 2008). Cela ne signifie pas que toutes les enquêtes se déroulent exactement de la même façon mais qu'il existe, en toile de fond de la majorité des démarches de terrain, un « script interpersonnel » préétabli ; celui-ci guide l'enquêteur·trice dans la mise en place et le développement de la relation d'enquête. Pour comprendre plus précisément de quoi il s'agit et en quoi cette théorie peut être utile pour la réflexion méthodologique, un bref détour sur son lexique est nécessaire.

Le concept de script a d'abord visé à penser la façon dont les individus entrent en relation sexuelle les uns avec les autres. Le « script sexuel » est composé de trois éléments qui se nourrissent mutuellement : 1) Les individus apprennent au cours de leur vie un « scénario culturel », c'est-à-dire un ensemble de prescriptions sociales en matière de sexualité par rapport auquel leur vie sexuelle se construit : ce scénario définit ce qui est sexuel, ce qui ne l'est pas, et ce qui est convenable ou non, en fonction d'un contexte historique, social et culturel donné ; 2) Ce scénario s'incarne dans les interactions au sein de « scripts interpersonnels » qui « se composent de séquences ritualisées d'actes, qui interviennent dans les rencontres, la mise en place et l'entretien des relations, provoquent l'excitation et coordonnent la réalisation pratique des rapports sexuels » (Bozon, 2013, p. 102) ; enfin, 3) Les conduites individuelles prennent forme en référence à des « scripts intrapsychiques » propres à l'histoire de chacun·e, situés « au plan subjectif de la vie mentale » (*ibid.*).

La théorie des scripts sexuels est utile pour le sujet qui nous occupe parce que, forgée pour comprendre la sexualité humaine, elle peut être transposée à toute relation qui suit un agencement de séquences à la fois préétabli et tributaire des aléas des interactions sociales et des histoires individuelles. J. Gagnon enjoint d'ailleurs d'étendre son modèle à la compréhension d'autres relations sociales que les seules relations sexuelles (Gagnon, [1991] 2008, p. 77). Une autre vertu de cette théorie réside dans le fait qu'elle procure un lexique dramaturgique adapté à l'analyse de la relation sociale particulière qu'est la relation d'enquête, dont deux principales caractéristiques sont de s'étendre dans le temps et de déboucher sur un récit.

Armé de cette grille de lecture, on repère assez aisément que le script interpersonnel de l'enquête n'est pas sans rappeler le script le plus partagé dans notre société de ce à quoi ressemblent et doivent ressembler une rencontre et une relation sexuelles :

- La mise en place d'une relation d'enquête repose sur le fait qu'un homme ou une femme adresse à un autre homme ou à une autre femme une demande de relation particulière ; cette demande est souvent insistante et, pour être acceptée, elle conduit généralement l'enquêteur-trice à se faire séduisant-e, c'est-à-dire amène, valorisant-e, prêt-e à se mouler dans les attentes de ses interlocuteur-trice-s pour leur donner envie de lui répondre.

- La rencontre inaugurant la relation d'enquête, particulièrement lorsque celle-ci est de type ethnographique, se déroule souvent dans un espace dont les normes sexuelles sont connues de ses protagonistes habituels, souvent plus encore que de l'enquêteur-trice : l'échange prolongé entre deux personnes peut être perçu par les autres comme la preuve d'un échange sexuel ailleurs ; toutes choses qui ne sont pas sans influencer le déroulement de l'enquête. S'il s'agit d'un lieu d'interconnaissance dense (un village, un quartier, un service dans une entreprise ou une administration, etc.), la suspicion sera d'autant plus forte ; son contenu variera en fonction du lieu – hétéronormé⁴ dans la majorité des cas.

- Une fois que l'entretien est accepté, très souvent l'enquêteur-trice s'efforce de le situer dans un endroit calme, privé ou au moins isolé : la demande de retrait par rapport au regard d'autrui est plus que fréquente, elle peut être interprétée comme une demande d'exclusivité (ce qu'elle est en partie), d'intimité (ce qu'elle est aussi) ; elle engendre une proximité physique à l'écart du reste du monde et l'entretien en face-à-face mime le tête-à-tête amoureux.

- L'ensemble de ces caractéristiques et leur possible interprétation en écho du scénario sexuel dominant dans notre société sont encore renforcés lorsque les rencontres se font régulières, lorsque l'enquête est fondée sur l'établissement d'une relation suivie ouvrant à de multiples interactions avec une même personne.

Le script de la relation d'enquête renferme ainsi une dramaturgie sexuelle cachée : qui ne se voit pas au premier coup d'œil, qui n'est pas décrite dans les manuels de sociologie, que n'anticipe généralement pas l'enquêteur-trice, et donc que ce dernier ou cette dernière ne dément pas, pour éventuellement la désamorcer, au fur et à mesure que la relation d'enquête prend forme. Mais l'enquêté-e, ignorant-e du script interpersonnel officiel de l'enquête de terrain dont il ou elle est l'objet, est susceptible de reconnaître cette dramaturgie, malgré l'absence, dans la majorité des cas, de contenu sexuel explicite dans les demandes de l'enquêteur-trice : les mots, les attentes, les gestes de ce-tte dernier-e peuvent dès lors être interprétés dans un sens sexuel que l'enquêteur-trice n'avait pas prévu, et qu'il ou elle ne comprend pas toujours au moment où l'enquêté-e répond à ses demandes. Alors que l'enquêteur-trice s'efforce de mettre en scène une relation à visée scientifique, son interlocuteur-trice peut croire y déceler une visée sexuelle – ou, *a minima*, une disponibilité sexuelle.

4. Le terme « hétéronormativité » (et ses déclinaisons : « hétéronormatif », « hétéronormé ») est passé dans le langage commun sociologique (au sein des études de genre tout au moins) depuis la traduction du célèbre *Trouble dans le genre* de Judith Butler. Il est ainsi défini par sa traductrice, Cynthia Kraus : « Le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable. » (Butler, [1990] 2005, p. 24).

L'enquêtrice et l'enquêté hétérosexuel

L'érotisation de la relation d'enquête s'opère souvent dans un décalage entre les attentes de l'enquêteur-trice et celles de l'enquêté-e. Elle peut survenir quelle que soit « l'équation érotique » de la relation (Newton, 1993) et notamment qu'enquêteur-trice et enquêté-e soient de sexe différent ou de même sexe, qu'ils ou elles se définissent comme hétérosexuel-le-s ou non.

Dans les sociétés occidentales et dans de nombreuses autres sociétés aux scénarios culturels en partie convergents en matière de sexualité, la relation d'enquête est particulièrement susceptible d'être interprétée comme une « situation sexuelle » (Gagnon, [1991] 2008, p. 131) lorsque l'enquêteur est une femme et l'enquêté un homme hétérosexuel, *a fortiori* si ce dernier est plus âgé. Cette interprétation est porteuse de risques non négligeables pour les enquêtrices, qu'il est important de décrypter pour être le plus à même de les réduire une fois sur le terrain. C'est pourquoi on s'attardera sur cette équation érotique avant d'aborder les autres possibles.

Dans un espace hétéronormé, « les femmes sont le sexe » (Guillaumin, 1978, p. 52-53), objet à disposition du regard, de l'appréciation et du désir des hommes. Dès lors toute interaction avec une femme, pour de nombreux hommes, est susceptible d'être porteuse d'enjeux sexuels ; ainsi que l'écrit, pour le cas général, G. Devereux, « toute conversation privée entre deux personnes de sexe opposé, même si elle n'est pas nécessairement, ou selon des normes objectives, orientée sur la sexualité, peut être interprétée en ce sens à la fois par la personne interviewée et par la société » ([1967] 1980, p. 160). Lorsqu'un terrain est mené par une enquêtrice, c'est alors une femme qui est demandeuse et insistante : ces attitudes sont interprétables comme ayant un contenu sexuel mais, plus encore, elles paraissent souvent suspectes parce qu'elles renversent le script sexuel convenable selon lequel il revient aux femmes de mettre à distance le corps et le désir des hommes. La suspicion commune qui pèse sur leur incapacité « naturelle » à se conformer à cette mission trouve ainsi une validation ; toutes choses qui favorisent l'érotisation de l'échange, particulièrement en début d'enquête : de nombreux hommes peuvent trouver acceptable de faire des avances, de draguer, voire de toucher une femme aussi entreprenante, et de lui reprocher de ne pas répondre favorablement à leurs approches.

L'exemple pris par P. Fournier et rapporté plus haut est assez révélateur de ce mécanisme. Pour comprendre ce qui a permis qu'un enquêté essaie de transformer la relation d'enquête avec son étudiante en relation amoureuse, P. Fournier part de l'hypothèse selon laquelle un « malentendu autour de la relation d'enquête » se serait combiné à « la maladresse d'une débutante » (2006, § 2). La lecture de l'article ne permet pas d'en savoir plus sur la maladresse que cette dernière aurait commise, et une telle hypothèse tend à rendre la « victime » responsable d'une situation qu'elle n'était peut-être pas en mesure d'anticiper et qui dépasse la singularité de sa relation avec cet enquêté. Prise dans un script dont elle n'avait pas connaissance, elle s'est retrouvée dans une situation qui l'a surprise mais sur laquelle elle ne pouvait de toute façon pas nécessairement agir pour la désamorcer. Ce type de situation est encore plus susceptible de survenir, et de façon d'autant plus désagréable, lorsque, en sus de ne pas reconnaître les potentialités érotiques du script de l'enquête, l'enquêtrice et l'enquêté ne partagent pas tout à fait le même scénario culturel en matière de sexualité. L'appartenance à des classes sociales, des sociétés ou des générations différentes peut favoriser des divergences d'interprétation des débuts de l'interaction

parce que l'enquêtrice et l'enquêté ne sont pas d'accord sur ce qui est convenable ou non, ni même sur ce qui est, ou non, sexuel.

Comme un miroir tragique de ce type d'expérience, un des rares textes revenant sur un viol au cours d'une enquête, publié dans l'ouvrage de D. Kulick et M. Willson, raconte (sous un pseudonyme, vingt ans plus tard) comment une jeune thésarde d'origine suédoise menant une enquête en Éthiopie dans les années 1970 s'est trouvée prise dans une relation indénouable avec un assistant de recherche local, qui a fini par la violer sous la menace d'un fusil : elle raconte dans le détail la construction de leur relation, et sa difficulté à voir le danger arriver – « En y repensant, je réalise combien j'étais habituée, quand j'étais jeune, à ce que les hommes me fassent des avances importunes ; à tel point que j'ai trouvé celles de Yonas plutôt "normales". » [Notre traduction]⁵ (Moreno, [1995] 2004, p. 226). L'article n'omet pas de prendre en compte le rôle joué par le monde universitaire (et notamment les deux directeurs de la thèse) dans la perpétuation du silence sur cette expérience ; « Eva Moreno » souligne que les récits d'enquête sur le viol sont rares (elle en relève deux, racontés selon elle parce qu'ils ont débouché sur la mort des anthropologues violées) et que les femmes victimes en font peu de cas : le sentiment de culpabilité et la peur pour leur vie se mêlent à l'idée selon laquelle un tel récit réduirait leur carrière à néant : « Après tout, qui veut être une *femme* anthropologue quand il semble possible d'être un "vrai" anthropologue ? [...] Les "anthropologues" ne se font pas harceler ou violer. Les femmes, si. » [Notre traduction]⁶ (*ibid.*, p. 247).

La sexualité de l'enquêteur-trice

L'érotisation d'une enquête menée par une femme auprès d'hommes hétérosexuels ne débouche pas nécessairement sur des situations embarrassantes, ni insolubles, ni *a fortiori* violentes. Contrairement aux cas évoqués ci-dessus, Geneviève Pruvost, dans un article revenant sur son enquête de thèse auprès de policiers, rend compte d'une expérience très contrôlée et n'ayant semble-t-il pas engendré de véritables problèmes pour elle : « Pour ce qui concerne la négociation de ma position sexuelle, j'ai pris soin d'évoquer l'existence de mon conjoint, sans m'offusquer de quelques lourdeurs : j'ai laissé un policier me prendre en photo avec l'appareil photo du service destiné à photographier les tags. Je me suis également fixé des limites : je n'ai pas cherché à monter à l'étage du commissariat Oméga où était visionné un film pornographique, j'ai fait toutefois savoir que je n'étais nullement embarrassée. En revanche, j'ai décliné l'invitation appuyée d'un officier de la PJ Delta à prolonger le repas de midi par une promenade champêtre. » (2007, p. 144).

Comme les autres rares auteur-e-s d'articles de méthode qui abordent les manifestations de la sexualité dans l'enquête de terrain, G. Pruvost le fait en passant, dans une partie consacrée au groupe de sexe auquel elle appartient et alors que l'objet principal de son article est ailleurs. Mais il est notable qu'elle le fasse : son récit reconnaît dès lors l'existence d'une « négociation de [s]a position sexuelle », dicible et traitée comme n'importe quel autre passage obligé de l'enquête, et qui s'est révélée d'autant moins problématique qu'elle avait vraisemblablement été anticipée. Ceci dit,

5. « *Thinking back, I realize that as a young woman I was so accustomed to men making unwelcome advances toward me that I considered Yonas' proposition quite "normal".* »

6. « *After all, who wants to be a female anthropologist when it seems possible to be a "real" anthropologist? [...] "Anthropologists" don't get harassed or raped. Women do.* »

l'évocation tranquille de cette « négociation » crée une illusion d'optique : il semble évident à G. Pruvost, au moment du terrain puis dans son récit, de mentionner l'existence d'un conjoint pour couper court à toute tentative d'érotisation de la relation d'enquête. Cette répartie n'a pourtant rien d'évident et soulève des problèmes généraux.

Il s'agit là d'une stratégie commune que de nombreuses femmes, dès leur jeunesse, mobilisent pour écarter les sollicitations érotiques non souhaitées (Clair, 2012) : plutôt que de dire qu'elles *ne veulent pas* être approchées, elles disent qu'elles ne sont pas disponibles, qu'elles ont un petit copain ou un conjoint ; pour une femme, la meilleure façon d'écarter les importuns ne consiste pas à dire « non » mais à révéler ou à prétendre qu'elle « appartient » déjà à quelqu'un. Cette réponse est d'autant plus efficace quand cette femme, pour le bien de son enquête, cherche à s'attirer la sympathie et la confiance de ses interlocuteurs : en se déportant sur le statut conjugal, une telle répartie permet qu'aucune réticence personnelle ne soit explicitement formulée à l'adresse des enquêtés. Le récit de G. Pruvost témoigne ainsi de dispositions acquises de longue date qui répondent à un souci fréquent pour les femmes dans leurs interactions quotidiennes de donner d'elles-mêmes une image sociale acceptable, entre tolérance à certains débordements, résistance aux tentatives d'intimidation, prévention des risques et décontraction ostentatoire. Elles apprennent depuis la prime adolescence qu'en chaque situation nouvelle il leur faut démontrer qu'elles ne sont ni des « putes », ni des « coincées ». L'enquête dans un univers d'hommes met au jour cette injonction tacite de façon particulièrement forte, mais au fond tout contexte d'enquête, y compris lorsque l'enquêtrice est confrontée seulement à des femmes, peut reconduire ce type de mise en scène de soi.

Ce que le récit de G. Pruvost révèle aussi, c'est que ces dispositions acquises sont transformables en ressources lorsqu'on est une femme hétérosexuelle et que l'on vit en couple. Si sa stratégie semble indolore et aller de soi, en réalité elle n'est pas à la portée de tout le monde : est-elle mobilisable pour une femme qui ne vit pas en couple et/ou qui n'est pas hétérosexuelle ? Certes on peut toujours se déguiser mais cela ne va pas sans poser problème quand la relation d'enquête dure car on s'expose dès lors à se contredire et à se discréditer ; par ailleurs, se présenter comme étant conforme à des normes sexuelles ou conjugales que l'on transgresse en réalité au quotidien ne peut pas être anodin sur le plan subjectif ; là encore, la durée de l'enquête et son caractère plus ou moins ethnographique pèsent sur le choix de la répartie. Une logique comparable se retrouve au niveau du récit d'enquête : déclarer non seulement son statut conjugal mais aussi son orientation sexuelle n'est pas possible pour tout le monde : nul risque à se dire hétérosexuelle puisque l'hétérosexualité est la norme⁷. Mais qu'en est-il des personnes que les terrains d'enquête et le milieu universitaire considèrent comme sexuellement déviantes ?

Au fond, le récit de G. Pruvost recouvre des questions qui excèdent son expérience de terrain : que signifie de dire quoi que ce soit de sa sexualité à ses enquêté.e.s et à ses collègues ? Et qui est en mesure de le faire ? Si la maîtrise des théories du genre et de la sexualité est une ressource précieuse afin de pouvoir dire et analyser la sexualité dans la relation d'enquête, elle ne suffit pas à lever tous les obstacles.

7. Dans un texte postérieur, G. Pruvost, si elle ne pose pas ainsi le problème, tient compte en revanche de l'importance de l'implicite hétérosexuel contenu dans cette répartie : « Je rappelais en effet périodiquement l'existence de mon conjoint – dans le but également d'affirmer mon hétérosexualité (les femmes policiers réalisent le même travail de normalisation, car leur allure garçonne peut donner l'impression qu'elles sont lesbiennes). » (2014, p. 175).

L'ordre hétérosexuel qui régit le monde social jusque dans ses sphères académiques agit sur la reconnaissance de la sexualité dans l'enquête de façon hétérogène selon les équations érotiques. Hontes, interdits, asymétries entre les sexes et les sexualités établissent des frontières invisibles entre ce qui peut être inclus ou non dans la réflexion sur l'enquête et sa restitution.

Ainsi, les femmes hétérosexuelles, les femmes lesbiennes, les hommes gays occupent une position « qui n'est jamais non problématique »⁸ (Newton, 1993, p. 8), il n'est donc pas surprenant qu'ils et elles soient les plus susceptibles de produire un discours sur les manifestations de la sexualité dans l'enquête ; dans le même temps, une part de ces discours s'avère souvent impossible à formuler en dehors des coulisses de l'enquête sociologique parce que c'est pour elles et pour eux que tout discours sur la sexualité peut être le plus préjudiciable. Mathieu Trachman est l'un des rares, en France, à prendre le risque d'aborder cette question d'un point de vue méthodologique, et ce depuis la thèse (Trachman, 2011). Dans un article postérieur consacré à son enquête sur le travail pornographique, il explicite les effets de sa trajectoire sexuelle et de son identité gaie sur la construction de son objet de recherche et sur le recueil de ses entretiens : qu'il s'agisse du « présupposé hétérosexuel » dont il a souvent fait l'objet auprès des hommes impliqués dans la production de films pornographiques, propice à la récréation avec eux d'un entre-soi masculin riche en discours sur l'hétérosexualité ; ou de l'évocation de son homosexualité auprès d'actrices qui lui a permis de se mettre « de leur côté », en les libérant momentanément de leur condition d'« objet fantasmatique pour des regards masculins ». Une injonction explicite pour les actrices de films pornographiques, mais en réalité présente dans la vie de toutes les femmes : le propos de M. Trachman sert l'analyse rétrospective d'une enquête sur la sexualité, mais sa portée peut être étendue dans la mesure où, comme il l'écrit lui-même, « les enquêtes sur la sexualité offrent l'occasion d'expliciter les processus de sexualisation de la relation d'enquête, et ce qu'ils nous apprennent du terrain » (2013, p. 199).

L'exemple de S. Beaud rappelle que tout le monde est concerné – les hommes hétérosexuels aussi. De nombreuses équations érotiques sont susceptibles de mettre ces derniers dans des situations de plus ou moins grande gêne, ou leur rendent plus ou moins inaccessibles certaines populations, notamment parce qu'ils peuvent être perçus comme des prédateurs sexuels. L'enquête de Wilfried Lignier auprès d'enfants témoigne ainsi d'une équation érotique encore rare dans l'enquête sociologique en France mais qui a probablement vocation à se dupliquer dans la mouvance de travaux désireux d'observer la socialisation enfantine « en train de se faire ». W. Lignier (2008, p. 26-30) fait partie de ces rares auteur·e·s qui, lors d'un retour réflexif sur leur enquête, abordent la question des échanges affectifs et sexuels ; intéressé principalement par « la barrière d'âge » dans l'observation participante, il relate de nombreux moments de son terrain sur lesquels a plané la suspicion de la pédophilie. Suspectée dans son cas, la prédation sexuelle de la part d'un enquêteur ne peut être exclue de la réalité des enquêtes de terrain (Warren et Hackney, 2000) ; c'est là quelque chose qui est peu raconté dans les récits d'enquête ; en France, seuls des

8. La phrase complète, en anglais, est la suivante : « *It was predictable that women and gays, for whom matters of sexuality and gender can never be unproblematic, have begun to address these issues for the discipline as a whole.* » (Newton, 1993, p. 8) ; l'auteur écrit aussi en début d'article : « *If straight men choose not to explore how their sexuality and gender may affect their perspective, privilege, and power in the field, women and gays, less credible by definition, are suspended between our urgent sense of difference and our justifiable fear of revealing it.* » (ibid., p. 4).

collectifs militants tels le CLASHES⁹ révèlent des violences sexuelles sur le terrain perpétrées notamment par des chercheurs enseignants cumulant les positions de pouvoir à l'égard de leurs étudiant-e-s.

Ceci dit, diverses formes de sollicitations érotiques, sans qu'elles soient nécessairement violentes, peuvent être le fait de l'enquêteur-trice : pris-e dans le script de l'enquête, et souvent aveugle à son mimétisme du script sexuel, il ou elle peut érotiser, plus ou moins volontairement, la relation. Soit qu'il ou elle tire un bénéfice à entretenir l'ambiguïté pour nourrir l'envie des enquêté-e-s de se confier (e.g. Buscatto, 2005) ; soit qu'il ou elle se fasse prendre dans le script caché et développe au fil des mois, voire des années, un intérêt érotique et/ou affectif pour un-e ou plusieurs enquêté-e-s.

Conditions favorisant l'interprétation sexuelle de la relation d'enquête (au-delà du script)

On peut établir au nombre de trois ces conditions, largement détaillées dans les textes de méthode, qui prennent des significations nouvelles lorsqu'on les articule à la reconnaissance d'un script sexuel caché.

Tout d'abord, une caractéristique fondamentale de l'enquête de terrain à l'origine de fréquents « malentendus » est la « relative indétermination » qui l'entoure, selon les termes de P. Fournier (2006), et qui conduit souvent l'enquêté à « passe[r] la suite de l'entretien ou de la fréquentation du chercheur par observation directe à guetter tous les signes qui donnent sens à leur étrange relation : aux premiers rangs desquels – au moins par ordre chronologique d'apparition – le sexe et l'âge de la personne du chercheur. À partir de là, l'enquêté s'efforce de rapprocher la situation qu'il vit de situations déjà connues pour lesquelles il maîtrise les règles de bienséance, pour lesquelles il dispose de répertoires d'interaction où puiser ses réparties » (Fournier, 2006, § 9). La prise en compte d'un script sexuel caché permet d'éclairer cette analyse : d'une part, le script contribue fortement à donner au sexe et à l'âge de l'enquêteur-trice une signification sexuelle ; d'autre part, il est vrai que l'enquêté-e, en situation de méconnaissance de ce qu'implique la participation à une enquête sociologique, est en quête de similitudes avec des situations qu'il connaît, il est aux aguets ; or la situation de la rencontre et de la relation sexuelle est susceptible de constituer un « répertoire d'interaction » disponible. C'est une situation dont le script interpersonnel typique est très partagé en même temps qu'il donne particulièrement prise aux malentendus.

Ensuite, la relation d'enquête est marquée par une forte asymétrie entre enquêteur-trice et enquêté-e. Aux rapports de classe qui la traversent, souvent à l'avantage de l'enquêteur-trice, s'ajoute une asymétrie fondamentale : c'est le désir de l'enquêteur-trice qui fait advenir l'enquête et l'impose aux enquêté-e-s, « son arrivée est [...] presque toujours une intrusion » (Mauger, 1991, p. 130). Ainsi que l'explique Olivier Schwartz : « Qui étais-je pour sonner à la porte et demander qu'on me reçoive, et qu'on défère ainsi à mon désir de savoir ? [...] mes interlocuteurs ne pouvaient supporter ma demande qu'à une seule condition : qu'elle fût, d'une manière ou d'une autre, équilibrée par la leur propre. C'est ici, sans doute, que la durée longue de

9. Collectif de lutte anti-sexiste contre le harcèlement sexuel dans l'enseignement supérieur, créé en 2002 ; un site internet est dédié à ses actions ainsi qu'à ses textes informatifs et d'analyse : <http://clasches.fr>.

l'enquête fut essentielle : ayant signifié à mes partenaires ce qu'il en était de mon propre désir, je leur laissais autant que possible l'initiative de la suite. » ([1990] 2002, p. 39). La reconnaissance et la demande de légitimité ont été les principales manifestations du désir des enquêté-e-s en réponse à la sollicitation d'O. Schwartz, comme elles le sont souvent lorsque les gens tiennent secrets dans leur vie quotidienne des éléments biographiques « en panne ou en quête de reconnaissance sociale » (*ibid.*, p. 43). Le désir sexuel a toutes possibilités de se greffer sur ce type d'attente, qui précèdent la relation d'enquête et que celle-ci peut participer à déclencher. D'autant que ce qui caractérise l'attitude du sociologue, lorsqu'il est un observateur participant comme le note W. Lignier (2008, p. 29), mais en réalité quelle que soit sa posture dans l'enquête, c'est une écoute rare, une très grande disponibilité et une absence de jugements de valeur explicite. Il ou elle est séduisant-e. Le plus souvent dans l'ignorance du script sexuel caché, éventuellement dans l'impossibilité de le contrecarrer de manière efficace, enfin culpabilisé-e par le « cynisme » (Schwartz, [1990] 2002, p. 50) de qui vole la vie des autres et « peut se targuer d'avoir le dernier mot » (Bizeul, 2010, p. 189), l'enquêteur-trice est susceptible de laisser un désir prendre forme jusqu'à s'exprimer de façon plus ou moins problématique. La sexualité a ainsi toute chance de s'immiscer dans les contre-dons issus de l'asymétrie de la relation d'enquête, particulièrement à même de nourrir une « formidable culpabilité sociale » lorsque le ou la sociologue travaille sur des populations défavorisées (Memmi et Arduin, 1999, p. 139) ; dans le cas des enquêtrices, en particulier, il n'est pas tout à fait surprenant que l'expression du « désir de savoir » d'une femme puisse susciter chez certains hommes une exigence (ou un fantasme) de rétribution sexuelle ; ni que certaines femmes, coupables de vouloir quoi que ce soit et ayant intériorisé que leur corps pouvait faire l'objet de transactions, peinent à contrer cette exigence (ou ce fantasme).

Dans ce mécanisme s'insère le fait que la sexualité dans l'enquête peut être instrumentalisée à d'autres fins que des fins proprement sexuelles : elle peut notamment être un moyen de résister à la demande d'enquête, comme l'explique par exemple J. Hunt. Les textes de méthode sont prolixes sur l'avantage que les enquêté-e-s ne sont pas sans avoir sur l'enquêteur-trice : certes ils n'ont rien demandé à personne au moment où la relation d'enquête leur est proposée, mais ils sont chez eux. Les récits de résistance à cette proposition, les descriptions de gênes du (ou de la) sociologue abondent. Or le recours à l'insulte sexuelle ou *a minima* au sous-entendu sexuel sont des armes fréquentes, dans la relation d'enquête comme dans n'importe quelle relation sociale. Pour intimider, éloigner, retourner contre son émetteur la violence de son irruption, souligner l'obscénité de la demande, son caractère inconvenant. Là encore, quelle que soit l'équation érotique. Si une femme peut se sentir en danger, un homme peut être très mal à l'aise si une femme ou un autre homme invoque dans l'échange ce qui se tait d'ordinaire.

Pour une réforme méthodologique

La sexualité dans la relation d'enquête comprend un ensemble de gestes et de mots, engageant les corps et les imaginaires sexualisés, qui peuvent être échangés entre l'enquêteur-trice et les enquêté-e-s. On peut rassembler en quatre types les échanges évoqués dans cet article qui, selon les circonstances, sont plutôt le fait, ou à l'initiative, de l'une ou de l'autre des parties : 1) les rapports sexuels consentis ;

2) tout usage de la sexualité à des fins de domination sexiste ou hétérosexiste – de l'insulte à l'agression sexuelle physique, en passant par des allusions sexualisées servant une volonté d'intimidation ou créant un malaise dans la relation ; 3) l'échange affectif érotisé comprenant la drague, le flirt, les « avances », les « déclarations d'amour » ; 4) les absences d'échange, les refus ou empêchements peuvent peser sur la conduite de l'enquête ainsi que sur le contenu de son matériau – qu'il s'agisse de désirs réprimés ou de la protection d'identités sexuelles stigmatisées dans l'espace social enquêté et/ou dans la communauté scientifique ; relèvent notamment de cette dernière catégorie des enquêteur-trice-s menant leur enquête et rédigeant leur récit « dans le placard » alors qu'ils ou elles vivent habituellement *out*.

S'il est vrai que le rapport sexuel, l'agression, l'insulte sexiste ou homophobe, ou encore le fait pour l'enquêteur-trice de craindre que son homosexualité soit connue de ses interlocuteur-trice-s recouvrent des enjeux spécifiques différents, il semble néanmoins utile de les regrouper parce que tous relèvent de la sexualité selon les trois dimensions, liées entre elles, que distingue la sociologue britannique Stevi Jackson : la sexualité comme « institution », c'est-à-dire instituant ou participant à instituer la hiérarchie des sexes et des sexualités ; la sexualité comme « expérience », c'est-à-dire l'ensemble des « pratiques érotiques » ; « les identités sociale et politique associées à l'hétérosexualité » (1996, p. 14).

Ces différentes dimensions de la sexualité ont aussi en commun, on l'a vu, d'être massivement tuées dans les textes méthodologiques de référence en sociologie. Un « oubli » qui pose de nombreux problèmes.

Les effets de l'oubli de la sexualité

D'un point de vue déontologique, dont le lien avec le propos méthodologique est désormais admis (Cefaï, 2010, p. 499 *sq.*), l'omission de la sexualité dans la relation d'enquête ajoute à la solitude du terrain l'ignorance de certains dangers que ce dernier renferme. Du même coup, elle socialise les apprenti-e-s sociologues à une culture professionnelle de l'indicible ; or la frontière entre ce qui doit être dit, réflexivité oblige, et ce qui ne peut l'être est pour une large part déterminée par des rapports de pouvoir déniés qui traversent les pratiques professionnelles des sociologues comme ils traversent le reste du monde ; elle est dès lors faite d'angoisses refoulées, de cécité due à l'occupation d'une position sociale non problématique du point de vue de la sexualité, mais aussi de la défense d'intérêts bien compris (voir Newton, 1993, p. 4, à propos des intérêts des hommes hétérosexuels à se taire sur le sujet).

D'un point de vue théorique, l'impasse méthodologique sur la sexualité reconduit la croyance dans la possibilité de produire un savoir transcendant la position sociale des sociologues. Or le choix d'un objet d'enquête et le choix de la méthode, et plus largement le regard posé sur le monde social, sont tributaires d'une trajectoire et d'une position sociales, que le sexe et la sexualité participent à déterminer. Les sociologues, comme les enquêté-e-s, ne sont pas définissables uniquement au regard de catégories socioprofessionnelles : leur groupe de sexe et leur sexualité les situent à des endroits divers de l'espace social. Ces situations ne sont pas sans conséquence sur leurs vies ; elles ne devraient pas être tenues pour négligeables dans l'analyse sociologique, y compris surtout quand la situation de l'enquêteur-trice est dominante du point de vue de la sexualité, voire du groupe de sexe.

La non-prise en compte de la sexualité révèle et produit également des problèmes épistémologiques. Ainsi que l'ont largement montré les travaux s'inscrivant à la suite de ceux de Michel Foucault, Gayle Rubin ou John Gagnon, la sexualité humaine est d'abord sociale ; occulter ses effets sur la conduite d'une enquête, c'est donc aussi la remiser tout entière dans le personnel, la pudeur, le non-social, et son étude dans le non-sociologique. La délimitation des enjeux méthodologiques révèle en creux ce que les sociologues tendent à considérer comme relevant ou non de faits sociaux ; le problème concerne dès lors leur « résistance » à appréhender la sexualité comme un objet de recherche (Bozon, 2013, p. 5).

Les apports de la prise en compte de la sexualité

À l'encontre de ces effets négatifs du silence, l'objectivation des manifestations de la sexualité dans l'enquête informe positivement le déroulement de cette dernière puis son récit à différents égards.

Elle apporte des éléments nouveaux pour analyser le rapport de l'enquêteur-trice à ses enquêté-e-s. Il semble évident désormais que le fait de se sentir plutôt proche ou plutôt distant-e de ces dernier-e-s, d'un point de vue politique ou dans l'espace social, a des effets sur la façon dont on les aborde et dont on est plus ou moins capable de construire avec eux une relation longue, ainsi que sur l'analyse (plus ou moins misérabiliste, par exemple) que l'on est susceptible de développer à leur sujet. D'une façon générale, les savoirs sur les classes sociales, la distance de classe, les rapports sociaux entre enquêteur-trice et enquêté-e-s nourrissent depuis longtemps la réflexion méthodologique, tandis que les savoirs sur le genre et la sexualité sont encore peu mobilisés à cette fin. Pourtant, les opinions sur la sexualité, ainsi que la plus ou moins grande distance aux normes sexuelles de part et d'autre de la relation d'enquête ne peuvent pas ne pas avoir d'influence sur la façon dont on (dé)considère ses enquêté-e-s pendant et après l'enquête. De façon peut-être particulièrement évidente aujourd'hui, du fait que la politisation de la sexualité ne peut plus échapper au sens commun des sociologues témoins des débats qui ont émaillé l'avènement du Pacs puis du « mariage gay ».

Par ailleurs, le fait d'éprouver du goût ou du dégoût pour ses enquêté-e-s, le fait de se faire draguer ou agresser peuvent difficilement être conçus comme n'ayant aucun effet sur la subjectivité des enquêteur-trice-s et sur leur jugement à l'égard de leurs interlocuteur-trice-s, y compris une fois que le terrain n'est plus qu'un matériau à dépecer à l'abri du cabinet de travail. Comment des émotions et des actes aussi importants dans la vie ordinaire peuvent-ils être évincés de la vie des sociologues, comme s'ils étaient sans conséquence sur la compréhension de l'enquête telle qu'elle s'est réellement passée et sur le cadre dans lequel son analyse s'est développée ? Magali Boumaza, dans un article revenant sur son enquête ethnographique au Front national, explique en quoi la confrontation répétée à des propos et à des conduites homophobes et racistes a pu laisser « des traces indélébiles », d'autant qu'au moment de son enquête, et au contraire du racisme et du révisionnisme, l'homophobie n'était pas punie par la loi, « ce qui explique les dérapages non contrôlés des militants. On assiste à un véritable déchaînement quand les jeunes frontistes évoquent l'homosexualité » (Boumaza, 2001, p. 118). Affectant la vie de la sociologue, ces propos n'ont probablement pas été sans affecter son analyse : si l'exposition à certains discours et à certaines conduites est susceptible de cesser à l'occasion de la rédaction du compte rendu d'enquête, et si l'écriture peut offrir un moment et un moyen de rupture, la

transcription des insultes et leur réitération au cours de l'exploitation du matériau ont toute chance de marquer le ou la sociologue d'une empreinte, certes variable, mais dont il est difficile de préjuger qu'elle ne marquera pas aussi la restitution de son travail.

Ensuite, comme tout élément des relations sociales ordinaires, la sexualité peut être utilisée sur le terrain comme une arme dans « la lutte » caractérisant toute relation d'enquête « entre deux définitions de la situation : celle de l'enquêteur et celle de l'enquêté, chacun s'efforçant de la diriger dans la direction qu'il souhaite lui voir prendre » (Mauger, 1991, p. 130). De son côté, l'enquêteur-trice peut utiliser son identité sexuelle ou le désir de ses interlocuteur-trice-s de manière stratégique, voire cynique : pour les faire parler, leur soutirer l'accès à d'autres personnes, et plus globalement pour entretenir la relation d'enquête ; il ou elle peut également mettre en scène, à son insu, le script sexuel caché de cette dernière et se retrouver pris-e dans des situations désagréables, surprenantes, voire dangereuses. En miroir, l'enquêté-e est susceptible de se méprendre concernant la disponibilité sexuelle de l'enquêteur-trice, ou encore de s'appuyer sur une position dominante dans le système de genre/sexualité pour résister à la demande d'enquête. Cela ne signifie pas que le script sexuel soit le seul script connu que l'enquêté-e est à même de mobiliser dans sa quête de référence pour comprendre la situation inédite dans laquelle il ou elle se trouve, ou pour échapper au désir de savoir de l'enquêteur-trice ; mais selon les configurations d'enquête, c'est un script qui peut avoir du sens d'une façon particulièrement forte : si l'équation érotique le favorise, si l'enquête est de type ethnographique, si des entretiens formalisés se déroulent dans un espace de forte interconnaissance, si l'enquêteur-trice y est particulièrement visible, si sa présence est particulièrement mal acceptée, etc. Cela ne signifie pas non plus que l'interprétation du script de l'enquête par l'enquêté-e en référence au script sexuel débouche nécessairement sur un passage à l'acte (déclaration d'amour, drague appuyée, agression) ; il est tout fait possible que ce-tte dernier-e décode la relation d'enquête en termes sexuels sans souhaiter y participer, et adopte au contraire un comportement de fuite ; la présence d'un enjeu sexuel dans l'enquête ne se manifeste pas seulement par des propos ou des gestes explicitement sexuels : la gêne, le silence, l'évitement peuvent aussi en être des signes.

*

* *

Pour finir, deux remarques s'imposent, afin de limiter les malentendus concernant les objectifs de cet article. Penser qu'il est utile de reconnaître dans la sexualité « un paramètre de la situation d'enquête » et à ce titre promouvoir de hisser le récit de ses manifestations au rang des « informations tenues pour utiles » dans l'exposé des méthodes (Bizeul, 1998, p. 752-753) entre en collision avec les inégalités discursives qui existent à son sujet en dehors du monde des sociologues et en son sein. On espère avoir montré que le mutisme sur la sexualité n'est pas tout entier explicable par le déni : on peut être empêché-e d'en dire quoi que ce soit, notamment quand on occupe une position plus ou moins dominée dans l'espace académique, dans la profession des sociologues, dans les ordres hiérarchiques organisés par le genre et la sexualité, mais aussi la classe, l'âge et la race. En revanche, le déni collectif, et l'impasse faite par les plus dominants au regard de ces divers ordres hiérarchiques, ont pour effet de réduire tout le monde au silence ; plus encore, l'absence de traitement sociologique de la sexualité expose d'autant plus ceux et celles qui, souvent parce qu'ils et elles

occupent une position « problématique » au regard du genre et de l'ordre hétérosexuel, perçoivent plus spontanément en quoi les manifestations de la sexualité dans l'enquête sont susceptibles d'agir sur cette dernière et, à ce titre, doivent être intégrées à son récit. C'est pour cela que le silence, et notamment le silence des plus forts, est critiquable, mais tous les silences ne le sont pas de la même manière.

Il n'est pas question, enfin, de faire de la méthodologie une instance supplémentaire d'« incitation à parler » de sa sexualité selon un registre de « l'aveu », en supposant que la sexualité contiendrait la vérité sur les individus, et serait « doté[e] d'un pouvoir causal inépuisable et polymorphe » : il ne s'agit pas de pousser à dire pour dire, quoi qu'il en coûte et pour nourrir le fantasme que la sexualité serait « le secret » (Foucault, 1976, p. 26, p. 78, p. 88, p. 49). Il s'agit juste de s'interroger sur l'asymétrie frappante entre le fait que les sociologues fassent parler les autres alors qu'eux/elles-mêmes opèrent des tris qui ne sont pas toujours justifiés au regard de l'administration de la preuve scientifique quand il s'agit de parler d'eux/elles-mêmes. Dès lors, si l'on n'encourage pas les plus vulnérables à s'exposer à la stigmatisation ni qui que ce soit à tout confesser de sa propre sexualité, on espère en revanche que cette dernière cesse d'être entièrement remise en dehors du social et du dicible, notamment sous la plume des plus protégés d'entre nous.

Isabelle CLAIR

Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS)
CNRS-EHESS-Université Paris 13-INSERM
190, avenue de France – 75244 Paris cedex 13

isabelle.clair@yahoo.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARBORIO A.-M., FOURNIER P., [1999] 2010, *L'Enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Paris, Armand Colin.
- BEAUD S., 2003, *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte.
- BEAUD S., WEBER F., [1997] 2003, *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte.
- BERGER P., LUCKMANN T., [1966] 2003, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.
- BIGOT S., 2014, « Les escort(e)s, leurs clients et les effets d'une communication par internet » dans A. MONJARET, C. PUGEAULT (dir.), *Le sexe de l'enquête*, Paris, ENS Éditions, p. 237-250.
- BIZEUL D., 1998, « Le récit des conditions d'enquête. Exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, 39, 4, p. 751-787.
- BIZEUL D., 2007, « Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilités de l'observation directe », *Revue française de science politique*, 57, 1, p. 69-89.

- BIZEUL D., 2010, « Sociologue, c'est-à-dire petit bourgeois » dans J.-P. PAYET, C. ROSTAING, F. GIULANI (dir.), *La relation d'enquête*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 177-192.
- BLANCHET A., GOTMAN A., 1992, *L'enquête et ses méthodes*, Paris, Armand Colin.
- BOUMAZA M., 2001, « L'expérience d'une jeune chercheuse en "milieu extrême" : une enquête au Front National », *Regards sociologiques*, 22, p. 105-121.
- BOZON M., 1995, « Observer l'inobservable. La description et l'analyse de l'activité sexuelle » dans N. BAJOS et al. (éds.), *Sexualité et sida. Recherches en sciences sociales*, Paris, ANRS, p. 41-56.
- BOZON M., 2013, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin.
- BROQUA C., 2000, « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », *Journal des anthropologues*, 82-83, p. 129-155.
- BURAWOY M., [2003] 2010, « Revisiter les terrains. Esquisse d'une théorie de l'ethnographie réflexive » dans D. CÉFAÏ (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, EHESS.
- BUSCATTO M., 2005, « Femmes dans un monde d'hommes musiciens. Des usages épistémologiques du "genre" de l'ethnographe », *Volume !*, 1, p. 77-93.
- BUTLER J., [1990] 2005, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte.
- CÉFAÏ D., 2010, « Codifier l'engagement ethnographique ? » dans D. CÉFAÏ (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, EHESS, p. 493-512.
- CLAIR I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora Débats/Jeunesse*, 60, p. 67-78.
- CLAIR I., 2013, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticences », *Cahiers du genre*, 54, p. 93-120.
- COMBESSIE P., 2014, « Le socio-anthropologue et les "libertines" » dans A. MONJARET, C. PUGEAULT (dir.), *Le sexe de l'enquête*, Paris, ENS Éditions, p. 217-235.
- DAYAN-HERZBRUN S., 1991, « La sexualité au regard des sciences sociales », *Sciences sociales et santé*, 9, 4, p. 7-21.
- DEMAZIÈRE D., 2008, « L'entretien biographique comme interaction. Négociations, contre-interprétations, ajustements de sens », *Langage & société*, 1, 123, p. 15-35.
- DEVEREUX G., [1967] 1980, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion.
- DUNEZAT X., 2015, « L'observation ethnographique en sociologie des rapports sociaux : sexe, race, classe et biais essentialistes », *SociologieS* [en ligne], « La recherche en actes. Ethnographie du genre », mis en ligne le 26 mai 2015, consulté le 28 août 2015.
- FOUCAULT M., 1976, *Histoire de la sexualité 1. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- FOURNIER P., 2006, « Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquête, contraignants pour l'enquêteur », *Ethnographiques.org*, 11 [en ligne] : <http://www.ethnographiques.org/2006/Fournier>, consulté le 19 janvier 2016.
- GAGNON J. H., [1991] 2008, « L'utilisation explicite et implicite de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité » dans J. H. GAGNON, *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot, p. 69-136.
- GIAMI A., 2000, « Les récits sexuels : matériaux pour une anthropologie de la sexualité », *Journal des anthropologues*, 82-83, p. 113-127.

- GIAMI A. *et al.*, 1998, « Enquêter sur la sexualité et le sida : les enquêteurs de l'ACSF » dans N. BAJOS *et al.* (éds.), *La sexualité aux temps du sida*, Paris, Presses universitaires de France, p. 66-116.
- GOURARIER M., 2011, « Négocier le genre ? Une ethnologue dans une société d'hommes apprentis séducteurs », *Journal des anthropologues*, 124-125, p. 159-178.
- GUILLAUMIN C., 1978, « Idée de nature et pratique du pouvoir 1 et 2 », *Questions féministes*, 2, p. 5-30 ; 3, p. 5-28.
- HUNT J., 1984, « The Development of Rapport through the Negotiation of Gender in Field Work among Police », *Human Organization*, 43, 4, p. 283-296.
- JACKSON S., 1996, « Récents débats sur l'hétérosexualité. Une approche féministe matérialiste », *Nouvelles questions féministes*, 17, 3, p. 5-26.
- KAUFMANN J.-C., 2004, *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin.
- KULICK D., [1995] 2011, « La vie sexuelle des anthropologues : subjectivité érotique et travail ethnographique », *Genre, sexualité & société*, 6 [en ligne], mis en ligne le 01 décembre 2011 : <http://gss.revues.org/2123> ; doi : 10.4000/gss.2123, consulté le 19 janvier 2016.
- KULICK D., WILLSON M. (eds.), [1995] 2004, *Taboo: Sex, Identity, and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*, London, Routledge.
- LEAP W., LEWIN E. (eds.), 1996, *Out in the Field: Reflections of Lesbian and Gay Anthropologists*, Urbana (IL), University of Illinois Press.
- LEAP W., LEWIN E. (eds.), 2002, *Out in Theory. The Emergence of Lesbian and Gay Anthropology*, Urbana (IL), University of Illinois Press.
- LIGNIER W., 2008, « La barrière de l'âge. Condition de l'observation participante avec des enfants », *Genèses*, 73, p. 20-36.
- MALINOWSKI B., [1921] 2001, *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, Paris, Payot.
- MALINOWSKI B., [1967] 1985, *Journal d'ethnologue*, Paris, Le Seuil.
- MAUGER G., 1991, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, 6, p. 125-143.
- MEMMI D., ARDUIN P. (coll.), 1999, « L'enquêteur enquêté. De la "connaissance par corps" dans l'entretien sociologique », *Genèses*, 35, p. 131-145.
- MONJARET A., PUGEAULT C. (dir.), 2014, *Le sexe de l'enquête*, Paris, ENS Éditions.
- MORENO E., [1995] 2004, « Rape in the Field. Reflections from a Survivor » dans D. KULICK, M. WILLSON (eds.), *Taboo: Sex, Identity, and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*, London, Routledge, p. 219-250.
- NAUDIER D., SIMONET M. (dir.), 2011, *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*, Paris, La Découverte.
- NEWTON E., 1993, « My Best Informant's Dress: The Erotic Equation in Fieldwork », *Cultural Anthropology*, 8, 1, p. 3-23.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 2000, « Le "je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41, 3, p. 417-445.
- PERETZ H., 1998, *L'observation*, Paris, La Découverte.
- PRUVOST G., 2007, « Enquêter sur les policiers. Entre devoir de réserve, héroïsation et accès au monde privé », *Terrain*, 48, p. 131-148.

- PRUVOST G., 2014, « Ni policier, ni homme : une sociologue enquête sur la féminisation de la police » dans A. MONJARET, C. PUGEAULT (dir.), *Le sexe de l'enquête*, Paris, ENS Éditions, p. 165-180.
- RUBIN G., [1984] 2010, « Penser le sexe » dans G. RUBIN, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, p. 135-209.
- SALOMONE F. A., 1995, « “Oh vous voilà !” L’anthropologue hétérosexuel et le sexe », *Anthropologie et sociétés*, 19, 1-2, p. 253-271.
- SCHLAGDENHAUFFEN R., 2014, « Parler de sexualité en entretien. Comment rendre publics des propos privés », *Hermès*, 69, p. 34-38.
- SCHWARTZ O., [1990] 2002, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, Presses universitaires de France.
- SCHWARTZ O., 1993, « L’empirisme irréductible. La fin de l’empirisme ? », « Post-face » dans N. ANDERSON, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, p. 265-287.
- SINGER L., 1992, *Erotic Welfare*, New York (NY), Routledge.
- TRACHMAN M., 2011, *Des hétérosexuels professionnels. Genre, sexualité et division du travail dans la pornographie française (1975-2010)*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- TRACHMAN M., 2013, « Une “planque pour mater des culs” ? Sexualisation et déssexualisation dans une enquête sur la pornographie », *Terrains et travaux*, 23, p. 197-215.
- WARREN C. A. B., HACKNEY J. K., 2000, *Gender Issues in Ethnography*, Thousand Oaks (CA), Sage.

ABSTRACT

Sexuality in interview relations: deciphering a methodological taboo

Sexuality—here referring to a set of words and acts potentially exchangeable between a male or female interviewer and a male or female interviewee and involving sexed bodies and imaginations—raises methodological issues of consequence in sociology. Manifestations of sexuality may destabilize or facilitate field surveys, causing more and less serious incidents in some. The fears often elicited by sexuality are likely to affect how surveys are constructed and how the initial research question is defined. And yet sexuality is almost never mentioned, and is therefore extremely unlikely to be analyzed from a methodological standpoint, outside studies bearing specifically on sexuality itself. This article, based on a critical review of methodological literature, deciphers the reasons for this remarkable silence, a silence that impedes knowledge acquisition. The suggestion is that ideal survey proceedings actually contain a hidden sexual script, and that recognizing that script would help us objectify manifestations of sexuality in the field.

Key words. SEXUALITY – GENDER – ETHNOGRAPHY – SURVEY – METHODOLOGY

ZUSAMMENFASSUNG

Die Sexualität in der Untersuchungsbeziehung. Entschlüsselung eines methodologischen Tabus

Die Sexualität, verstanden als Gesten und Wörter, die die sexualisierten Körper und Einbildungen betreffen, die zwischen Befrager(in) und Befragten ausgetauscht werden könnten, übt einen wichtigen Einfluß auf die Methoden der Soziologie aus. Ihr Ausdruck verhindert oder begünstigt die Felduntersuchungen, führt gegebenenfalls zu gewissen mehr oder weniger gravierenden Zwischenfällen. Die öfter von ihr hervorgerufenen Befürchtungen beeinflussen möglicherweise die Konstruktion der Untersuchung und die Definition ihrer ursprünglichen Problematik. Eigenartigerweise wird die Sexualität fast niemals genannt und noch weniger untersucht, von dem Gesichtspunkt der Methodologie aus und besonders außerhalb der Forschungen, die sich spezifisch auf die Sexualität richten. Der Aufsatz ist auf eine kritische Überschau der methodologischen Literatur begründet und entschlüsselt die Gründe eines solchen Übergehens. Um die schädlichen Auswirkungen in Bezug auf die Risikovorbeugung zu bekämpfen und weil dieses Verschweigen die Kenntnisse hindert, schlägt der Artikel vor, im idealen Verlauf der Untersuchung *einen versteckten sexualen Script* zu sehen, dessen Erkenntnis dazu beiträgt, den Ausdruck der Sexualität bei Feldforschungen zu objektivieren.

Wörter Schlüssel. SEXUALITÄT – GENDER – ETHNOGRAPHIE – UNTERSUCHUNG – METHODOLOGIE

RESUMEN

La sexualidad en el marco de la entrevista. Desciframiento de un tabú metodológico

La sexualidad, concebida como un conjunto de gestos y de palabras que involucra los cuerpos y los imaginarios sexualizados que pueden intercambiarse entre el/la investigador-a y el/la entrevistad@, implica desafíos metodológicos importantes en sociología: sus manifestaciones impiden o favorecen investigaciones de terreno, ocasionan en algunas de ellas problemas más o menos graves; los temores que suscita a menudo pueden influir en la construcción de la investigación y en la definición de la temática en su momento de elaboración. No obstante, la sexualidad no se menciona casi nunca, ni aún menos se analiza, desde un punto de vista metodológico, sobre todo en los estudios que no tratan específicamente de la sexualidad. Basándose en un estudio crítico de la literatura metodológica existente, este artículo desvela las razones de este silencio y, para impedir los efectos nocivos, en cuanto a prevención de los riesgos y porque este silencio supone un obstáculo al conocimiento, propone ver en el proceso de investigación ideal una *escritura sexual oculta* cuyo reconocimiento contribuye a objetivar las manifestaciones de la sexualidad in situ.

Palabras claves. SEXUALIDAD – GÉNERO – ETNOGRAFÍA – INVESTIGACIÓN – METODOLOGÍA